

Georges Balandier (1920-2016)

Anthropologue de cultures en cours

Comment ne pas me souvenir de sa bienveillance ? À chacune de nos rencontres il s'avère courtois et disponible et se prête volontiers aux confidences autobiographiques et aux analyses sur le cours du monde. Volontiers séducteur – il joue de son regard bleu et s'inquiète de sa prestance –, Georges Balandier parle très bien ; on sent en l'écoutant qu'il sait ce qu'il veut dire, que ses propos sont construits, argumentés, ouverts aussi aux futures reformulations qu'il ne manquera pas d'effectuer. Il n'est point docte et encore moins dogmatique. C'est peut-être ce qui l'insupporte le plus dans un certain structuralisme – qu'il ne cesse de dénoncer, sans épargner son rival et néanmoins ami Claude Lévi-Strauss –, cette conceptualisation « totale », « complète », « finie », alors même qu'il constate, et s'en réjouit, que le réel se renouvelle en permanence, obligeant ses commentateurs à abandonner leur premier schéma d'analyse pour en forger un autre, puis un autre encore, sans répit... C'est également ce qui le sauvera d'un certain marxisme où le déterminisme économique décide mécaniquement des situations sociales et de la marche de l'Histoire.

Il naît le 21 décembre 1920 à Aillevillers-et-Lyaumont (Haute-Saône) où son père exerce le métier de cheminot, avant d'être nommé en banlieue parisienne en 1931, année de l'Exposition coloniale, ce qu'il relèvera plus tard comme une ironie du sort... C'est donc en banlieue parisienne qu'il effectue sa scolarité avant d'aller au lycée à Paris et à l'université pour des études de lettres à la Sorbonne et

d'anthropologie à l'Institut d'ethnologie. Sous Vichy, en 1943, il refuse son intégration au Service de travail obligatoire (STO) ; réfractaire, il doit impérativement quitter la capitale pour rejoindre la Résistance qui se monte dans sa région natale. Il aime raconter que parmi ses ancêtres, l'un participa à l'expédition impériale au Mexique où il libéra des prisonniers juaristes, ce qui entraîna sa dégradation, l'obligeant à devenir écrivain public dans un village de l'Est où il mourra et l'autre, aventurier à Madagascar, aurait été l'amant de la reine mérina, Ranavolona III... Outre ces dispositions héréditaires pour les voyages au loin, son intérêt pour l'Afrique vient plus vraisemblablement de sa lecture adolescente d'Ernest Psichari et surtout, plus tard, de sa rencontre avec Michel Leiris, l'auteur de *l'Afrique fantôme*, qui l'initie à l'art contemporain dans la galerie de Louise, sa femme, et l'invite à rédiger quelques critiques sur Masson, Beaudin et Kandinsky. Il le suit dans les nuits de Saint-Germain-des-Prés, où il côtoie Boris Vian, Raymond Queneau, Juliette Gréco, Sidney Bechet, Gérard Philippe et assiste à la naissance des *Temps Modernes* avec Sartre, Camus, Simone de Beauvoir, Merleau-Ponty, etc. Dans *Histoire d'autres*, Georges Balandier écrit à propos de Michel Leiris qu'« il a été mon initiateur, mon pédagogue et mon modèle. » Indéniablement, *L'Âge d'homme* va l'influencer lorsqu'il rédige son roman, *Tous comptes faits*, que Maurice Nadeau, critique littéraire à *Combat*, publie en 1947 dans sa collection « Le Chemin de la vie » qu'il

créée aux éditions du Pavois. Même si l'accueil est plutôt discret, le jeune romancier en herbe persiste et signe un autre roman, *Tir à blanc*, dont l'action se passe en Afrique et relate l'insurrection de villageois tel un rituel. Maurice Nadeau le refuse et lui demande de tout reprendre. Un troisième roman est alors mis en chantier, *L'Oublieur*, qui n'atteindra pas la cinquantième page... Simultanément à sa « vie parisienne », Georges Balandier suit les enseignements de Maurice Leenhardt à l'École pratique des hautes études et de Marcel Griaule à l'Institut d'ethnologie, où il croise Jacques Soustelle et André Leroi-Gourhan et fait la connaissance de Robert Delavignette, haut fonctionnaire des colonies, qui l'envoie au musée de l'Homme où il classe les « objets » et rencontre Denise Paulme et de Jean Rouch. Il part en Afrique en 1946, au Sénégal, et réalise ainsi un de ses rêves. Un autre concerne la littérature, qu'il abandonnera non sans toujours l'honorer en écrivant élégamment et sans jargon ses nombreux ouvrages. Par là, il se distingue de la plupart de ses collègues, peu soucieux de la qualité littéraire de leurs publications et s'apparente à un Jean Duvignaud, dont il partage l'amitié, plus qu'aux sociologues et anthropologues enfoncés dans une théorisation mal digérée et finalement extérieure à leur propre affect. Il accepte de mettre du *sien* dans ses travaux, il revendique même cette part autobiographique qu'ils recèlent, sans jamais sombrer dans un exhibitionnisme aussi indiscret qu'inutile.

Incontestablement l'Afrique va marquer profondément et irréversiblement Georges Balandier. Il est affecté à l'Institut français d'Afrique noire et s'installe à Dakar dans un logement inconfortable qu'Alioune Diop, le fondateur de *Présence Africaine*, va lui faire quitter pour un autre bien plus agréable. Évidemment, par cet homme talentueux, il découvre une autre poésie, en particulier avec Léopold Sédar Senghor, et un autre combat, celui de la *négritude*. De là, il se rend en Mauritanie, où il fait la connaissance de Théodore Monod qui lui apprend le désert. Ensuite, et régulièrement, il ira en Guinée et fréquentera Sékou Touré (leader élégant et charismatique qui, on le sait, s'opposera au processus

de décolonisation imposé par De Gaulle), à Brazzaville où exerce un jeune gouverneur audacieux, Bernard Cornut-Gentille, à Douala, Libreville, Monrovia, Niamey (en compagnie de Jean Duvignaud), Ibadan, Abidjan... Savait-il que cette Afrique lui collera à la peau ? Il y trouve toutes les contradictions du monde, toutes les peurs et toutes les espérances. Des apprentis dictateurs émergent de la nouvelle classe intellectuelle, mais aussi des réformateurs, des syncrétismes aux rites de possession impressionnants se mêlent à d'autres croyances qui brouillent l'ancienne opposition « tradition/modernité », l'urbanisation bouleverse les modes de vie et de paraître tout en conditionnant les campagnes, qui peinent à se mécaniser et à être irriguées, sauf là où s'impose l'agriculture de rente, dédiée à l'exportation. Quelques années plus tard, le démographe Alfred Sauvy invente l'expression « tiers monde » (dans *France Observateur* du 14 août 1952), que reprend Georges Balandier. Il y trouve ce qu'il cherchait : des sociétés tiraillées entre deux univers, deux rythmes, deux modèles économiques, l'un villageois, respectueux des saisons, des structures familiales, de la palabre, l'autre issu de la colonisation, de la modernisation aux dégâts humains importants (ne dit-on pas qu'à chaque traverse du chemin de fer correspond un mort « indigène » ?), d'une administration omniprésente, du marché mondial... À dire vrai, une autre dichotomie se révèle, plus brutale : les « pays riches » et les « pays pauvres », les premiers étant aussi les pays colonisateurs, les premiers à avoir épousé le capitalisme industriel et financier... Longtemps, cette appellation de « tiers monde » (qui sous la plume de Sauvy était apparentée à « tiers état ») va servir à dénoncer la domination impérialiste tout en faussant les réalités locales. En effet, il y a aussi des « riches » dans les pays pauvres... Et bien d'autres inégalités et imperfections et dysfonctionnement que Georges Balandier va justement examiner, d'où cette impression de malaise que le titre de son premier grand livre exprime parfaitement, *L'Afrique ambiguë*. C'est certainement son enquête sur le travail à Brazzaville, quelques

années auparavant, qui va lui permettre de conceptualiser les changements à l'œuvre, parfois invisibles mais néanmoins prégnants. L'urbanisation qui accompagne la mise au travail de la population crée plusieurs villes dans la ville, d'où le pluriel du titre, *Sociologie des Brazzavilles noires*, et divers processus d'acculturation et de résistances... Sans le savoir, cet ouvrage est un des premiers, sinon le premier, parmi la production française à traiter de l'urbanisation, thème ignoré par la plupart des ethnologues, obsédés alors à décrire les lignages et leurs délicats entrelacements ou les travaux et les jours d'une ethnologie, nécessairement exotique... Ce livre paraît en 1955, année de publication de *Tristes Tropiques*, dans lequel Claude Lévi-Strauss évoque aussi les villes d'Amérique du Nord et de l'Inde avec une certaine clairvoyance... Son Afrique est variée et Georges Balandier refuse de l'analyser par le petit bout de la lorgnette, ou plus exactement il articule monographies locales et spécialisées à une approche macro qui saisit le monde en ses tendances lourdes. Il associe l'ici et l'ailleurs à différentes échelles, du mythe à la politique politicienne, de la religion aux supercheries, des outils traditionnels aux technologies nouvelles, etc. « J'ai toujours eu la passion des commencements, du nouveau et de l'invention, avoue-t-il dans *Histoire d'autres* ; mon nomadisme a été, pour une part, ma réponse obstinée à la contrainte des routines. »

Élu directeur d'études à la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE) en 1954, il crée le Centre d'études africaines en 1957 avec le soutien de Fernand Braudel, succède à la chaire de sociologie générale en 1966 à Georges Gurvitch à la Sorbonne (future Paris V), et enseigne avec ferveur devant un auditoire conquis. Il dirige près de 200 doctorats, conseille de nombreux étudiants, en recommande pour des missions en Afrique, les aide à publier, préface leur ouvrage, accompagne leur carrière, au point d'apparaître comme leur mentor, celui qui « contrôle » la recherche africaniste en France. Il est vrai que toute une génération d'africanistes lui est en partie redevable de son soutien efficace et attentionné, ce qui n'enlève rien à

leurs propres compétences et talents : je songe ici à Marc Augé, Gérard Althabe, Claude Meillassoux, Jean Copans, Emmanuel Terray, Jean-Loup Amselle et bien d'autres qu'il associe aux *Cahiers d'études africaines* et engage à publier... En 1985, il prend sa retraite, tout en assurant ses responsabilités éditoriales. C'est un revuiste, un directeur de collections et aussi, et surtout, un auteur. Il a hérité de Gurvitch la direction des *Cahiers internationaux de sociologie* et de ses collections aux Presses universitaires de France, aussi y veille-t-il avec sérieux. Sa vie est jalonnée de rencontres et surtout de voyages – l'Iran, le Mexique, le Brésil, le Japon, etc.

Il enseigne une année à Duke University, aux États-Unis : « [...] le jeu infini des contrastes ; d'une nature révéralée – qui donne par exemple à l'un des États, la Caroline du Nord, deux de ses symboles : un oiseau pourpre, le cardinal, et un arbre à grappes de fleurs blanches somptueuses, le *dogwood* – et d'agglomérations polluées ; d'un modernisme conquérant, affolé, et d'une fidélité parfois naïve, souvent commémorative, à des traditions mal enracinées ou déracinées ; d'un moralisme teinté de religiosité et d'expérimentations multiples conduites au-delà des conformismes. » Il visite ce pays vaste comme un continent et note : « Les grandes agglomérations américaines m'inquiètent comme une réalisation des anti-villes qui nous sont partout promises. Je n'apprécie que les villes mesurées, qui portent en elles-mêmes une longue histoire et n'ont pas à la confiner entre les murs des musées. » Il y repère la sempiternelle domination des Noirs par les Blancs, la pauvreté tant rurale qu'urbaine, l'incroyable capacité à tout gaspiller, l'écrasante publicité, l'arrogance des plus fortunés... Il enseigne également au Brésil. Rio le séduit, Sao Paulo est une « énorme machine à produire et à polluer », « une anti-nature », Bahia lui plaît grâce au *candomblé* qu'il découvre avec Roger Bastide, Pierre Verger et Jean Ziegler, Recife où le reçoit Gilberto Freyre...

En France, il accepte d'enseigner la sociologie, abandonnant partiellement l'africanisme et suit avec une grande sympathie les « événements » de mai 68. « J'eus

alors, écrit-il dans *Histoire d'autres*, une impression que peu de mes amis pouvaient comprendre, et à plus forte raison partager. Cette poussée venue des profondeurs de la société et éclatant soudain, cette remise en cause globale, dramatique et festive, cette revendication totale enracinée dans le sol et l'imaginaire et de l'utopie, cette création culturelle continue donnant l'illusion de tout conquérir tout de suite me rappelaient la première phase des initiatives populaires rejetant une domination étrangère. Ce que j'avais découvert par certaines de mes recherches sur le terrain, qui m'avaient montré l'impossible devenant symboliquement possible, transposé avant d'être imposé au réel, mais par d'autres moyens. Comme le vécu originel des anciens messianismes africains engendra le mime rituel d'une société autre et libérée, avant que les instruments de l'indépendance n'eussent été à l'œuvre. Il m'apparaissait qu'une partie des Français, et notamment la jeunesse, se sentait, pour des raisons d'ailleurs diverses, étrangère dans sa propre société, soumise à des règles et à des pouvoirs qui lui restaient extérieurs. Elle réagissait à la manière du colonisé expulsé de son histoire et de sa culture, ou de la classe ouvrière naissant au siècle dernier par "déportation" vers les marchés du travail industriel. Dans ces deux cas, comme en mai 68, les commencements de la révolte passent par les portes du rêve. » Pour lui, la vérité d'une situation se manifeste lors d'une crise, ce qu'il observera avec les innombrables « crises » qui s'enchaîneront et qu'il analysera avec intelligence et précaution, accordant à l'inattendu sa part de responsabilité...

Tout ethnologue a un terrain, qui reste, écrit-il dans *Histoire d'autres*, « une affaire personnelle ». Il a connu des chercheurs dont l'élan a été brisé par un terrain récalcitrant et inhospitalier, d'autres qui s'y retrouvaient comme un poisson dans l'eau, d'autres encore qui voulaient maintenir une distance et peinaient à en saisir les codes... « Toute recherche concrète, directe parce que située au contact de ceux qu'elle questionne, admet-il, est vécue selon un style. » Chacun a le sien, qui peut varier aussi avec l'âge du

chercheur et les caractéristiques du terrain, dont la maîtrise ou non de la langue des « enquêtés »... Là aussi, ce sont les exceptions qui confirment la règle, « la fabrique sociale, explique-t-il, toujours au travail, montre ce qu'elle est par ses "ratés" autant (souvent davantage) que par son fonctionnement de routine. » Sur le terrain, le chercheur se doit d'être humble ; tant de choses lui échappent, dont l'intelligibilité peut intervenir par hasard – d'où une constante attention... « Mon travail de "terrain", constate-t-il, m'a montré l'opacité des sociétés, la clarté illusoire produite par leurs apparences. Elles ne correspondent jamais à ce qu'elles paraissent ou prétendent être ; leur connaissance commence avec l'accès au caché qui ne s'entrevoit, par pans, que dans certaines situations ou circonstances. Je menai mes recherches les mieux maîtrisées en me donnant pour règle de partir des révélateurs sociaux, après un premier inventaire général donnant une sorte de photographie prise de l'extérieur. Je fis passer la logique du vivant en priorité, avant celle du concept et du système théorique. Ces conditions provocatrices de déchirures dans l'enveloppe des sociétés varient, mais elles sont toujours présentes pour qui veut les reconnaître. Elles peuvent relever du cours quotidien de l'existence en commun (un incident, un mini-drame), ou des cycles cérémoniels durant lesquels les sociétés s'exhibent (une initiation, une mort de notable, une intronisation de souverain), ou de l'exceptionnel (un événement, une crise, une innovation majeure ou une réforme). Il advient toujours quelque chose, parce que les formations sociales sont des génératrices de problèmes autant que des dispositifs programmés pour leur résolution ; et même davantage durant les périodes où elles parviennent mal à réduire les forces contraires à leur maintien en fonctionnement. » Le chercheur sert-il à quelqu'un et à quelque chose ? Doit-il s'engager ? Georges Balandier a très tôt compris que le pouvoir qui finance la recherche l'utilise, mais pas forcément au bon moment et à bon escient, d'où un sentiment de gaspillage, tant de moyens et tant de travail (les chercheurs sont rarement paresseux et dispendieux...)

pour une politique si peu explicite... Il en est de même entre les disciplines, l'apport de l'une n'est guère valorisé par une autre. Georges Balandier a cette belle formule : « Les sociologues et leurs voisins des autres sciences sociales ressemblent à des Pygmées anciens : ils pratiquent le "commerce à la muette". » Ce qui ne l'empêche pas de participer aux institutions devant promouvoir la recherche, en particulier l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco, où il s'occupe de la revue *Information*) et aussi le Centre international de prospective fondé par Gaston Berger en 1957 et qui survécut quelque temps à sa mort accidentelle en 1960. C'est Malraux qui lui souffla ce qu'il n'arrivait pas à formuler : « Il y a en l'homme un chercheur, parce qu'il y a en lui un joueur. »

Après sa retraite, la majorité de ses essais visent à décrypter la modernité, dont le déploiement des techniques communicationnelles et informationnelles en est l'expression. Dans *Le grand dérangement* (2001), il décrit les forces techniques, économiques et politiques qui provoquent ce qu'il nomme « la grande Transformation », créatrice des « nouveaux Nouveaux Mondes » aux limites incertaines et changeantes. L'individu « sur-moderne », bardé de tout l'appareillage technico-cybernétique, rêve d'immortalité *via* les biotechnologies, les manipulations génétiques, les greffes d'organes, communique en temps réel avec n'importe qui n'importe où et n'importe quand, se libère de l'enracinement en inventant un lieu hors-sol, s'informe et se forme par assistances informatiques programmées et semble s'épanouir dans un univers de pastiches peuplés de clones automates... Georges Balandier s'inquiète du « tout vitesse » qui impose ses normes et empêche le sur-place, l'attente, le repos, le détour, pourtant propices à la connaissance de soi et à la conscience de son corps. Il constate que le bruit n'est plus une nuisance, mais l'environnement normal des « branchés » qui évoluent dans des rues bruyantes, des centres commerciaux, des gares et aéroports, des magasins qui déversent des musiques d'ambiance et des informations codées et parlent à leur

téléphone portable sans aucune gêne et ne supportent pas le silence, ce bienfait sans prix ! La violence – toutes les manifestations de la violence désacralisée – « se nourrit d'elle-même », dit-il en constatant que le monde se décivilise chaque jour un peu plus, alors même que ces incroyables « progrès » techniques pourraient enrichir spirituellement les humains et les responsabiliser les uns envers les autres. Or, le « grand dérangement » génère de l'incertitude et de la méconnaissance, deux maux qui affectent l'humanité tout entière, devenue incapable de « renaître ». Avec *Civilisés, dit-on* (2003), volume composite où se mêle la réédition d'articles, des extraits de livres, des notes personnelles, il retrace une vie de recherches et de débats, de « terrains » et d'enseignements. L'Afrique de l'Ouest a été le laboratoire de ce remarquable chercheur toujours à l'affût du « nouveau », du « changement » qui surgit là où personne ne l'attend et imprègne le monde de sa marque. Les redites sont ici pardonnées, car ce livre se lit comme une conversation et l'on est content de rencontrer des « gens biens » comme Jack Goody, Roger Bastide, Georges Devereux, Jean Duvignaud, Erving Goffman et quelques autres, qui balisent les itinéraires de cet ethnologue de l'émergent. Les réponses inédites de 1986, les propos sur la vitesse de 2001 et les « Doutes et paradoxes » de 2002 témoignent de son attention curieuse et ouverte toujours en alerte. Et si « être en alerte » était la mission de l'intellectuel ? « Les mondes du divers, de la différence, les transformations issues de la dynamique des décolonisations puis des mutations engendrées par la présente surmodernité ont été, observe-t-il, les générateurs de ma connaissance du social en actions. »

Comme toujours, il est impossible, et c'est heureux, de résumer la vie et l'œuvre d'une personne en quelques lignes, mais lorsqu'il s'agit d'un auteur, l'on dispose de ses ouvrages. L'anthropologie de Georges Balandier se réclame de la culture avant tout, il veut construire une « anthropologie culturelle », et ainsi il sort des cadres habituels de l'ethnographie en osant confronter sa compréhension d'un terrain au devenir du monde. Il remarque

alors que rien n'est définitif, que tout change et en changeant, à des rythmes variés, modifie ce qu'on examine, tel un kaléidoscope dont les figures colorées ne cessent de s'agencer différemment. Comment conclure cet hommage à un intellectuel qui privilégiait le en-cours ? En citant la dernière phrase de ses mémoires vagabondes, *Histoire d'autres* : « Villages en mémoire, villages rêvés et villages du petit canton de Provence où je vais me "reposer", tous sont les scènes où se déploie mon ethnologie affective. Les personnages y prennent des figures exemplaires. Les événements perdent leur agression. Les problèmes se

présentent à nu, sans l'habit des idéologies. Le travail lent et obstiné façonne les paysages au long des siècles, toujours repris et jamais achevé. Ces lieux ne sont pas ceux où campent mes nostalgies, mais ceux où se réduit à l'essentiel ce que j'ai pu saisir de la turbulence du monde. Je veux y trouver la preuve que l'homme n'est pas nécessairement la victime de son débat avec l'histoire, à condition qu'il ne renonce jamais, et qu'il sache que rien n'est acquis. Sa terre espérée sera toujours l'avenir. »

Thierry Paquot

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

De Georges Balandier :

Sociologie actuelle de l'Afrique noire, Paris, Presses universitaires de France, 1955.

Sociologie des Brazzavilles noires, Paris, Armand Colin, 1955, réédition augmentée aux Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985, avec une postface de Jean Copans.

Afrique ambiguë, Paris, Plon, 1957.

Les Pays sous-développés : aspects et perspectives, Paris, Cours du droit, 1959.

La Vie quotidienne au Royaume du Kongo, Paris, Hachette, 1967.

Anthropologie politique, Paris, Presses universitaires de France, 1967.

Sens et puissance : les dynamiques sociales, Paris, Presses universitaires de France, 1971.

Anthropo-logiques, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

Histoires d'autres, Paris, Stock, 1977.

Le Détour : pouvoir et modernité, Paris, Fayard, 1985.

Le Dédale : pour ne finir avec le xx^e siècle, Paris, Fayard, 1994.

Civilisés, dit-on, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

Sous sa direction :

Le Tiers-monde : sous-développement et développement, Paris, Presses universitaires de France, 1956 (2^e éd., 1961).

Dictionnaire des civilisations africaines, Paris, Hazan, 1961.

Perspectives de la sociologie contemporaine, Paris, Presses universitaires de France, 1968.

Sociologie des mutations, Paris, Anthropos, 1972.

Autour de Georges Balandier :

Une anthropologie des turbulences. Hommage à Georges Balandier, sous la direction de M. Maffesoli et C. Rivière, Paris, Berg International, 1985.

Afrique plurielle, Afrique actuelle. Hommage à Georges Balandier, ouvrage collectif, Paris, Karthala, 1986.

Colloque de Cerisy. Autour de Georges Balandier, Paris, Revue de l'Institut de sociologie, 1988.

« Georges Balandier : *In memoriam*, par Emmanuel Terray et André Mary », *L'Homme*, n° 221, 2017, p. 5-40.